

« JUSTE LA FIN DU MONDE » **DIRE AVANT QU'IL NE SOIT TROP TARD !**

Entre texte culte, grand format scénique et fidélité aux mots de Jean-Luc Lagarce, Guillaume Barbot présente l'un des projets les plus ambitieux de sa compagnie Coup de Poker : *Juste la fin du monde*, à l'affiche du Théâtre Antoine Watteau le 10 février prochain. Une création qu'il met en scène et qui évoque la famille, l'amour et la nécessité du théâtre aujourd'hui. Elle coïncide également avec les 20 ans de sa compagnie. Rencontre.



NOGENT MAG (NM) : EN 20 ANS, C'EST LA PREMIÈRE FOIS QUE VOUS METTEZ EN SCÈNE UNE PIÈCE CLASSIQUE. POURQUOI ?

GUILLAUME BARBOT (GB) : L'ADN de mon travail est effectivement de monter des textes qui ne sont pas forcément écrits pour le théâtre : des romans, des mythes, de la musique, des articles de journaux... Mais un jour, par boutade, par défi, j'ai eu envie de travailler sur une écriture théâtrale classique. Je me suis alors replongé dans les pièces contemporaines que j'avais lues lorsque j'étais comédien. Et parmi les deux auteurs qui m'ont marqué, il y avait Koltès et Lagarce. Mon coup de cœur a été pour ce dernier avec sa pièce *Juste la fin du monde*.

NM : POURQUOI AVOIR CHOISI CETTE PIÈCE ÉCRITE EN 1990 ?

GB : Parce qu'elle parle de famille, d'amour et du temps qui passe ; des thèmes qui m'intéressent depuis toujours. Je suis tombé amoureux de la vivacité de son écriture musicale, et j'ai tout de suite vu une forme très visuelle pour la mettre en scène, accompagnée d'une musique composée sur mesure avec un quatuor à cordes. Car la musique est aussi l'une de mes obsessions pour mes spectacles. Le rythme est d'ailleurs inscrit dans l'écriture de Jean-Luc Lagarce avec ces retours constants à la ligne qui imposent un tempo. Le choix des comédiens s'est imposé pour faire « swinguer » le texte. Une vraie rencontre s'est faite entre eux et l'écriture.



NM : QUEL EST LE CŒUR DE L'HISTOIRE, SELON VOUS ?

GB : C'est l'histoire d'un retour : Louis revient dans la maison de son enfance pour annoncer qu'il va mourir. On ne parle jamais du sida dans le texte, mais on sait qu'il n'a plus qu'un an à vivre. La mort est là, posée, mais **ce qui se déroule pendant deux heures, c'est la vie** : une réunion de famille, avec les absences, les maladresses, les tensions, un père fantôme, un frère taiseux... Une famille comme toutes les familles. Universelle. Il y a une urgence de dire et d'être présent.

NM : COMMENT AVEZ-VOUS IMAGINÉ LA SCÉNOGRAPHIE ?

GB : Tout se passe dans la maison avec toutes les pièces à vue pour les spectateurs. C'est presque un sixième personnage : un espace peuplé de souvenirs, d'odeurs, de sons, d'images. La pièce traverse une année entière, quatre saisons, un temps distendu. Scéniquement, c'est une grosse forme avec un décor de dix mètres sur dix, de la vidéo, une bande son incroyable. C'est le projet le plus ambitieux de la compagnie.

NM : POURQUOI CETTE AMBITION-LÀ AUJOURD'HUI ?

GB : Parce que la culture va mal, parce que les conditions sont dures. Et justement, je crois qu'il est essentiel de montrer de grands formats, pour l'imaginaire. On a un devoir citoyen de produire des formes ambitieuses, ouvertes, exigeantes et accessibles. Et que ça parle à tout le monde. Beaucoup de jeunes viennent : ils sont captivés. Je crois qu'on a réussi. C'est une belle coproduction avec le Théâtre Antoine Watteau ■

MARDI 10 FÉVRIER À 20H30

Théâtre Antoine Watteau - Tarifs : de 12 à 22 €

Billetterie : theatreantoinewatteau.fr